LES BELLES-LETTRES

La Petite Infante de Castille

Dans La Petite Infante de Castille, *qui paraîtra cette semaine aux éditions Bernard Grasset, M. Henry de Montherlant pose une fois de plus la question du désir rétrene et du désir assouvi, thème de son livre,* Aux frontières du Désir. *« Pour arriver au bonheur, devons-nous nous assouvir, ou devons-nous rester sur notre faim? » On verra, dans le passage suivant de* La Petite Infante de Castille, *comment le brillant écrivain répond à la question — question au sens « torturant » du terme.*

Je ne suis pas de cette race d'hommes qui tentent d'arracher d'eux le désir, parce qu'il leur semble que le pont soit coupé entre le relatif et l'absolu, auquel tend ce désir. Pour moi, l'absolu, ce n'est pas « Dieu », c'est le réel, une matière de prise immédiate et certaine, à saisir avec les mains nues, comme je faisais le ballon (les gardiens de but raffinés jouent mains nues). En réalisant ses désirs, autrement dit en se réalisant soi-même, l'homme réalise l'absolu.

Cette conception de l'univers et ses conséquences dans l'action, sont généralement décriées. Situer l'absolu dans l'infini, et non dans le fini, singularité de tempérament qui n'a pas plus d'importance morale que d'avoir les yeux noirs ou bleus, est considéré généralement comme le signe d'une conscience élevée. D'où une fausse échelle des valeurs, vieille comme le monde, où les philosophes et les religions ont également mis la main, et qui n'est plus objet de doute pour les personnes comme il faut. (Un « idéaliste » est un homme vertueux, l'inquiétude est un état d'âme distingué, etc...)

Lorsqu'en 1925 je trouvais, si aisément, tant de raisons de me dérober devant la petite infante de Castille, j'obéissais encore, de loin et sans m'en rendre compte, à ces religions et à ces éthiques qui ont placé l'absolu dans l'infini. Eussé-je estimé que réaliser une chose, c'était en finir avec elle, si j'avais situé sa perfection dans le fini? Qui l'eût dit? Derrière ma fuite de Barcelone, je vois apparaître la morale patibulaire du renoncement.

Les bons résultats obtenus depuis par la réalisation systématique, dans l'île de la Félicité, me font revenir sur les conclusions que je donnais à la première partie de ce récit, conclusions où je me félicitais d'avoir coupé court à ma frêle aventure. En ce qui me concerne, je crois avoir crevé cet abcès de l'infini. (Une fourmi, qui s'engageait sur la feuille où j'écris, rebrousse chemin, épouvantée.) L'expérience de l'île n'engage sans doute qu'une recherche du bonheur. Elle vaut cependant, j'en suis sûr, pour la recherche d'une vérité. Dans les deux cas, je pense à présent qu'il faut prendre, prendre, prendre, pour ne pas être pris. L'homme a devant lui des déblais, qui lui bouchent le jour. De la pelle, peu à peu, il les rejette derrière lui. Une heure vient, où, sur ces déblais transportés derrière lui, il s'accote, il s'appuie. Et il voit devant lui le ciel et la cime balancée des arbres.

Ces déblais, ce sont les objets de notre désir. Cette matière de désir, en la réalisant, je la rejette derrière moi. Devant, elle m'emprisonnait. Derrière, elle me soutient. Je m'y appuie, et je vois le ciel.

Ainsi fis-je dans l'île de la Félicité, quand « dans la place laissée libre par le désir (mort en se satisfaisant) rentrait le vaste monde ». J'ai bien senti alors qu'avec la satisfaction complète de mes désirs se trouvaient accomplis mes devoirs envers moi-même. Et le champ était libre pour les autres.

Libre pour tout, et libre pour le renoncement même. Si renoncer à ce qu'on n'a pas eu, le désirant, est un geste d'esclave, quelles que soient les fariboles éthérées dont on le falsifie, bon à faire des détraqués de chair et d'esprit, c'est geste royal, et c'est tellement le mouvement naturel d'une grande âme qu'il me semble qu'elle ne saurait s'y soustraire, de renoncer à ce qu'on a eu pleinement une fois. Il me semble que, dans ces conditions-là, je renoncerais à la liberté même.

Je pensais bien, en écrivant *Aux Fontaines*, que l'état d'âme — de trois années — dont ce livre était le témoignage, un jour ne serait plus, par le seul fait d'avoir été. Mais j'ignorais quand et comment se ferait le passage, et que la liberté dût sortir de l'accomplissement avec cette aisance triomphale, qui est celle des grandes mutations de la nature quand elles s'enchaînent dans le rythme de l'alternance. D'avoir prévu l'alternance, d'avoir résolu d'aller plus avant dans ma ligne, et non dans la ligne indiquée par les autres, je me trouve justifié à un tel point qu'il serait peu décent de ma part d'y insister.

Ici se termine l'histoire de la petite infante de Castille, sur le désaveu de ma conclusion première, et sur la promesse que je me fais qu'on ne m'y reprendra plus.

Et les *Fontaines du Désir* restent comme ce tambour de colonne couché non loin du Parthénon, sur le sol, parmi les herbes, rejeté qu'il fut par l'architecte, à cause de quelque erreur commise dans sa façon par l'ouvrier, et qui depuis vingt-trois siècles collabore, d'une manière pour moi très noble, à la pleine leçon de l'édifice, en montrant de quoi il ne fut pas fait.

Toutefois, j'ai indiqué que le champ était libre, et on m'interroge : qu'y mettrez-vous? Disons-le de la façon la plus brève.

Il y a jouir du monde — êtres, nature, art — par les sens, et il y a le comprendre. Je n'ai jamais passé de l'acte de jouir à l'acte de comprendre sans avoir la sensation nette que je passais de la sagesse à la folie. Car lorsque je jouis, je possède la réalité, sans doute et sans arrière-pensée possibles, tandis que, par l'intelligence, la solution où j'aboutis sera, je le sais, recouverte demain par une autre, comme une vague recouvre l'autre vague. Par les sens, j'atteins une solution. Par l'esprit, je n'en atteindrai jamais une; on ne peut comprendre sans se tromper. Voilà pourquoi j'ai dit et je redis que seuls les sens ne dupent pas. Et plus d'un grand esprit m'affermit dans cette croyance, qui, après s'être donné à l'abstrait et au social, rendit justice à la jouissance quand les clarons de la mort approchante lui firent mieux voir ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Depuis ce contemporain de qui j'ai rappelé tant de fois une parole de vieillesse : « Je voudrais ne plus m'occuper que de poésie », jusqu'aux anciens les plus sévères: un Platon, sur le lit de mort duquel on trouva, glissées sous l'oreiller, les œuvres d'Aristophane (c'est-à-dire poésie et, en ce qui touche les hommes, rigolade); un Solon qui disait : « Je suis vieux, mais ce que j'aime encore, ce sont les dons de Cypris, de Bacchus et des Muses... » Testaments bien clairs, inentendus cependant. Les civilisés ne savent plus, ou n'osent plus goûter sans pédanterie une joie ingénue, pure de remords, d'inquiétude et de surcharge littéraire. On reste grimaud jusqu'au linceul.

Henry DE MONTHERLANT.

Le Grand Prix littéraire des Amis de Lyon

On annonce que le Comité du « Grand Prix littéraire des Amis de Lyon » va tenir son assemblée générale dans les locaux du Syndicat d'initiative de Lyon.

C'est, en effet, au printemps de 1930 que, pour la première fois, sera décerné, sous le patronage du Syndicat d'initiative de Lyon, ce « Grand Prix littéraire des Amis de Lyon », dont nous avons déjà parlé plusieurs fois.

Ce prix, d'une valeur de vingt-cinq mille francs, est destiné à récompenser l'auteur qui, dans un ouvrage d'histoire ou d'imagination, aura su faire connaître les beautés et les charmes de la ville de Lyon afin d'attirer l'étranger à la visiter et partant à l'aimer.

Tous renseignements peuvent être demandés au Syndicat d'initiative de Lyon, place Bellecour.

On ignore encore la composition du jury qui sera chargé d'attribuer le prix. Nous pensons qu'il sera formé lors de cette assemblée générale. Du choix qui sera ainsi fait dépendra la valeur du prix et le retentissement qu'il pourra avoir. — P. G.

Nouvelles littéraires

✱ Le tome II du livre de Gabriel Gobron, *Au Pays des Cocolinjos et des Colindindins*, est en souscription aux Editions Arbbiorix (6, rue Thiers, à Rethel). Ces histoires lorraines, que nous avons eu déjà l'occasion de signaler, seront illustrées de 40 dessins d'Armengol.

✱ Le Comité directeur du 40e Tournoi poétique des jeux floraux de France fait connaître que les poèmes envoyés au concours seront soumis à l'examen d'un Comité de lecture qui retiendra les œuvres jugées dignes de participer aux jeux. Les œuvres ainsi retenues seront réparties en dix séries de nombre égal. Ces séries seront lues au public des Veillées de Paris au cours de manifestations littéraires et musicales qui auront lieu d'avril à juin. Le public présent à ces Veillées désignera par vote les poèmes lauréats du tournoi. Ajoutons qu'à dater de cette année les manifestations des Veillées de Paris auront lieu en collaboration avec l'Art pour Tous (Règlement en distribution jusqu'au 15 mars 1929, aux Veillées de Paris, 5, rue Dubrunfaut, Paris.)

✱ On annonce, chez Emile-Paul : *Le Retour à l'argile*, roman de George Groslier ; *Monsieur, comte de Provence*, par Joseph Turquan et Jules d'Auriac ; *Variables*, réflexions sur les faits et les idées du temps, par André Suarès ; *Vers retrouvés*, par Baudelaire.

✱ M. Jean de Létraz publiera prochainement un nouveau roman : *Un Couple passe*.

✱ L'*Annuaire de la Curiosité, des Beaux-Arts et de la Bibliophilie pour 1929* vient de paraître, chez le libraire-expert Georges Andrieux. On y trouve, comme dans les précédentes éditions, des renseignements pratiques, et la nomenclature des amateurs, collectionneurs, bibliophiles de Paris, des départements et de l'étranger. Cet excellent annuaire fournit ensuite des chiffres de grandes ventes, et la liste des maîtres-ébénistes avec leurs signatures, estampilles ou marques. L'*Annuaire de la Curiosité* est un instrument de travail incomparable et un lieu de renseignements précieux.

LE LUTÉCIEN.

Le Manuscrit des "Polichinelles"

Cent soixante-huit pages, in-quarto, en feuilles, dit le catalogue. Il s'agit du manuscrit des *Polichinelles*, de Henri Becque. Il est à vendre. Peut-être est-il vendu à l'heure où paraît cet article, vendu à un étranger, cela va sans dire.

Le marchand a ajouté cette petite note engageante: « Très beau manuscrit autographe de l'auteur des *Corbeaux*. Les quatre actes sont ici entièrement terminés; seul le cinquième est resté inachevé. (Il n'a pas été terminé.) Important et très *intéressant* manuscrit. »

Vous remarquerez qu'il n'est point question de l'œuvre, — l'œuvre ici importe peu — mais d'un *très beau manuscrit*, c'est-à-dire d'un ensemble autographe: les amateurs d'autographes *s'intéressent* à ce qu'ils appellent « la condition » d'une pièce, et ils disent ingénument « un bel autographe », comme les fonctionnaires de la Morgue disent « un beau mort ».

Et combien ce *très intéressant*, ce beau manuscrit?

Vingt mille.

Le pauvre Becque, lorsqu'il peinait sur cette œuvre inachevée, et remplissait cent soixante-huit pages in-quarto, dans la solitude de son misérable logement, se doutait-il qu'un jour les *Polichinelles*, manuscrit, feraient vingt mille francs, ou pour parler le langage courant, vingt billets? Et il est mort, mort à la peine, à toutes les peines, et son manuscrit in-quarto ne lui a pas rapporté un sol. C'est ce qu'on appelle la gloire.

Au même catalogue, on peut trouver (numéro 5.115 *bis*) *Messieurs les Ronds-de-Cuir*, manuscrit autographe complet de 249 pages (in-quarto) signé par l'auteur, en feuilles. « *Très beau et important* manuscrit d'une des œuvres les plus célèbres de Courteline. Nombreuses et intéressantes corrections. Recherché. » Et le manuscrit de *Lidoiré*, douze pages...

Combien *Les Ronds-de-cuir*? Huit mille. Et *Lidoiré*? Quinze cents. Décidément, c'est la gloire.

Veuillez noter les *nombreuses et intéressantes corrections!* Veuillez noter l'avis du marchand : *Recherché*. Ce cachottier de Courteline ne l'avait dit à personne.

Marius Boisson.

A PROPOS DE LA TRADUCTION DES ŒUVRES DE MISTRAL

On nous communique la note suivante:

« La note par laquelle Mme Frédéric Mistral a fait connaître qu'elle ne pouvait autoriser aucune traduction des œuvres de son mari, a donné lieu à des commentaires dont certains en ont dénaturé le sens.

Mme Frédéric Mistral croit devoir préciser que la nécessité de cette autorisation s'impose aussi bien pour les langues étrangères que pour la langue française. En ce qui concerne les traductions en langue française, les volontés mêmes du grand poète s'opposent à ce qu'elle puisse les autoriser. »

nos échos... nos échos nos échos

Le docteur Bougrat se remarie au Venezuela.

Nous avons dit comment à son arrivée à Carupano, au Venezuela, le docteur Bougrat ne fut pas inquiété pour le délit d'infraction à la loi sur les étrangers dont il s'était rendu coupable en franchissant, sans papiers, la frontière. La police a continué, depuis lors, à lui témoigner sa sympathie — pourrait-on dire — puisqu'elle l'a autorisé à exercer sa profession qu'il exerce gratuitement près des pauvres et avec art près de tous.

On annonce qu'il vient de se remarier. Avant son procès d'Aix-en-Provence, sa femme, qui habite encore Marseille, avait obtenu le divorce. Bougrat, fixé à Carupano, s'y est épris de la fille d'un Italien décédé, recueillie et adoptée par son oncle, de nationalité italienne également, un certain M. M. Strochia. Le forçat évadé a réclamé en France son certificat de divorce, et il a contracté son nouveau mariage devant les autorités vénézuéliennes, qui, eu égard à sa personnalité, lui ont marqué une grande indulgence.

Puisse l'oubli se faire sur cet étrange délinquant au sujet de qui subsistent des doutes.

Les chevaux ne doivent pas être effrayés par une automobile.

Si les humains sont aujourd'hui habitués aux bruits des autos, il doit en être de même des bêtes. Il n'est plus admissible que des chevaux vivants s'emportent en entendant les mugissements des chevaux-moteurs.

Ainsi vient d'en décider la 3e Chambre de la Cour d'appel de Montpellier. Il y a quelque trente ans, en cette même ville de Montpellier, un cavalier, bien connu de nous, passait sur un petit pont traversant le Verdanon, ruisseau peu aquatique, lorsque sa monture, prenant peur d'une bicyclette, sauta tout simplement dans la petite rivière.

Les temps ont marché. Un cheval n'a plus le droit d'avoir peur d'une bicyclette ni d'une automobile. Le cheval d'un tombereau fit au mois de septembre dernier, aux environs de Montpellier, la rencontre d'une auto.

L'auto passa si près que le tombereau pencha et que le cheval fit un écart en arrière.

Le pot de terre fut en l'espèce l'automobile, dont le propriétaire actionna le charretier en justice. Le charretier répondit que c'était le bruit de l'automobile qui avait effrayé son cheval.

La Cour, estimant ce bruit normal, a rendu cheval et charretier responsables, condamna le second.

Mme la comtesse cambronnise.

Les cinq lettres du mot qui ont, plus encore que son courage, immortalisé le fameux général, ont-elles acquis leur noblesse?

Cette dame qui appartient à la haute aristocratie ne l'a point chassé, il s'en faut, de son vocabulaire, pourtant châtié. Elle entend même en avoir le monopole.

L'ouïssant prononcer, l'autre jour, au cours d'une « controverse » entre sa femme de chambre et son maître d'hôtel, et ce par la première, elle appela celle-ci.

— Françoise, je ne veux plus jamais entendre ce mot dans votre bouche ni dans celle de quiconque. Cette interlocution m'appartient... à moi seule, vous entendez!

La femme de chambre acquiesça et, sous cape: « Ah! m... ince », dit-elle en se retirant.

Ailes fermées

Nous donnons notre enthousiasme et notre admiration, mais nous ne voulons pas que nos idoles s'amoindrissent. Cela vient peut-être de ce que les statues sont un impérissable emblème, sur lequel s'appuient nos croyances. Il est bien certain que Jeanne d'Arc nous en imposerait moins une casserole à la main que brandissant son étendard !

Ainsi Lindbergh est pour nous une sorte de Lohengrin. Nous le voyons, en vol plané, dompter le ciel, dompter la mer et tous les éléments. Il part : un simple humain, il arrive béatifié, superbe dieu ailé. L'univers l'acclame, le hisse, vers la gloire immortelle... Lindbergh sera toujours pour nous le héros porté par les airs; il nous inspire une admiration frénétique... Lindbergh se marie. Soudain, changent ses goûts ou bien se soumettent-ils à une chère exigence. Lindbergh, l'oiseau géant, ferme ses ailes, il quitte ses sphères élevées pour redescendre sur terre : l'amour sera son ciel.

Et nous apprenons que Lindbergh va entrer dans l'administration de l'aviation. Après avoir vécu les yeux au firmament, il les abaisse au sol. Après avoir montré le courage, l'audace, l'orgueilleuse volonté, le voilà confiné dans les belles et toutes petites vertus domestiques... Pour nous, l'idole est brisée.

Souhaitons pour sa compagne qu'il soit un bon époux; cela lui sera peut-être plus difficile... Qui donc a dit : « Il faut une minute pour faire un héros, il faut toute une vie pour faire un brave homme ! »

Magdeleine CHAUMONT.

Une île « biblique ».

Un révérend père missionnaire, qui vient de revenir à Capetown, après un stage dans l'île Tristan da Cunha, où un autre pasteur a pris faction, n'a point caché aux journalistes que les habitants de cette île désolée de l'Atlantique du Sud en avaient assez de leur solitude. Les plus jeunes d'entre eux projettent de la quitter pour aller s'installer sur le continent africain.

Ces pauvres gens manquent d'ailleurs des fonds nécessaires à cet exode. On sait la situation peu enviable des habitants de Tristan da Cunha qui ne sont ravitaillés que tous les cinq à six mois, lorsque ce n'est pas tous les ans. Outre les comestibles qui font défaut, on souffre particulièrement, dans l'île, du manque de pendules, de montres, de vêtements. Nul ne possède de baromètre. Il y a pourtant des machines à écrire, mais le ruban d'impression reste rare.

Par contre, si l'on en croit le bon missionnaire, il n'est pas utile d'importer des Bibles à Tristan da Cunha. Chaque habitant en compte cinq exemplaires au moins dans sa bibliothèque!

On demande des agrégés.

Les deux chaires vacantes d'histoire et des sciences naturelles du lycée de Nice attendent depuis plusieurs mois leurs titulaires.

Grève de candidats ou crise dans l'agrégation?

Par la température que nous avons, il semble curieux qu'il n'y ait pas d'embouteillage au bureau d'inscription.

Cette carence des professeurs ne fait peut-être pas le désespoir des élèves du lycée niçois. Mais les parents s'inquiètent à juste titre.

La maison hantée de Saint-Chamond.

Saint-Chamond possède sa maison hantée. C'est un immeuble de trois étages. Au rez-de-chaussée il y a un café-restaurant. Or au premier étage des bruits se produisent à des heures différentes, principalement après 21 heures. Des coups plusieurs fois répétés se font entendre, tantôt sur le plancher, tantôt aux cloisons près d'un lit où repose un enfant. Il arrive même parfois que ce lit se déplace!

Il y a là plus qu'il n'en faut pour affoler une petite ville. Depuis huit jours de nombreux curieux défilent devant la maison. Les locataires et les voisins ne peuvent plus dormir, et les femmes sont terrorisées.

Jadis il y eut à Paris une maison pareillement hantée, rue Balzac. Chaque nuit, à une heure, des gens entendaient un bruit sec provenant de leur plafond. A la longue ils s'accoutumèrent à ces esprits frappeurs. Du temps passa. On finit par découvrir l'esprit frappeur.

C'était José Maria de Heredia. Tous les soirs, le poète, qui habitait l'étage au-dessus, vidait sa pipe avant d'aller se coucher en la cognant contre le plancher...

Un éléphant à la ville des louves.

Du navire *Romolo*, du « Lloyd Triestino », arrivé d'Extrême-Orient, est débarqué un jeune éléphant qu'un haut fonctionnaire de Singapour a offert à Mussolini.

Le directeur du Jardin Zoologique de Rome, accompagné de plusieurs cornacs spécialisés, a pris livraison du précieux exemplaire de la faune birmane.

Le jeune éléphant a été mis dans un wagon spécial et acheminé sur Rome où, considéré comme animal porte-bonheur, il fera, n'en doutons pas, les délices des sujets du Duce qui reçoit ce présent de taille comme les Césars d'antan en recevaient des potentats d'Orient.

Il n'est pas d'élégance vraie sans une chaussure impeccable. Aujourd'hui cette élégance est à la portée de toutes, car

ENZEL
6, Faubourg Saint-Honoré

met en vente dès maintenant toute une série de ravissants modèles « prêts d'avance » à 250 francs.

Exposition chez Marny.

Actuellement, chez Marny, exposition des premières nouveautés de printemps: Ravissants bas pour le jour en pure soie naturelle, entièrement diminués, baguettes à jours, dans les toutes dernières nuances à la mode, séries spéciales pour le jour et pour le soir, exceptionnel, 19, 29, 39, 49 et 59 francs

Bas de fil habillés à 10, 13,50, 17,50 et 22 francs.

Chaussettes entièrement diminuées, dessins inédits, à 5, 10, 15 et 20 francs.

Occasions spéciales. Quantités limitées.

Marny, 33, rue Tronchet et Marny, 48, avenue Victor-Hugo (Etoile).

Les gaines brevetées et les corbeilles de Cécile Welly, boulevard Haussmann, 130, donnent à la femme une silhouette jeune et élégante.

Laborde 33-84, 85, 86, 87.

HORATIO.

Lettre de Genève

Sous le signe du Rhône

Genève, mars.

(*De notre correspondant particulier*)

Enfin, la jeunesse genevoise se réveille. Et dans un bel ensemble, en ce début d'année. Nous avions de la peine à la voir se vouer aux seuls apports, tant beaux sont-ils, nous qui nous souvenons de ses enthousiasmes et de sa ferveur d'avant la guerre, nous qui comptons dans nos amis des hommes qui n'ont renoncé à rien et gardent encore, malgré les heurts de la destinée, pour leur suprême plaisir, les énivrements spirituels.

Était-il donc possible que la guerre eût tout tué? Non. Et nous n'avons jamais fait un lieu commun de cette pensée, convaincu que nous avons toujours été, que l'homme change peu. Tout de même, dans cette Genève où toutes les idées se rencontrent et, parfois, communient entre elles, nous nous étonnions de cette passivité de la jeunesse devant les choses de l'esprit et du cœur. C'étaient toujours les mêmes qui travaillaient. Dieu merci, voici des nouveaux. Souhaitons-leur la bienvenue.

Il y a d'abord le groupe « Moveor », fondé par MM. G. Perret et Daniel Anet pour rallier les jeunes gens de la vingtième année. Je suis allé les interroger dans une grande salle de la vieille cité, qui servit jadis d'atelier à Liotard.

Ils sont timides, confus, et tout étonnés qu'un journal comme le nôtre daigne s'intéresser à leur effort. Il y a là des poètes, des musiciens, des artistes, qui me regardent avec les beaux et bons yeux de ceux qui espèrent et croient à la vie dans ce qu'elle a de plus profond et de plus pur.

M. Georges Perret me parle : « Au collège, mon ami Anet et moi étions les seuls à chercher un but qui ne soit point seulement sportif, matériel, commercial. Nous nous sentions isolés, perdus, malgré des maîtres comme Henri de Ziegler et Frank Grandjean. Aussi avons-nous eu l'idée de lancer dans les journaux le manifeste que vous avez lu. Immédiatement, les sympathies nous sont venues. Et de partout, de Lausanne, de Neuchâtel, de Lyon, de Paris. Aujourd'hui nous sommes une cinquantaine à travailler ensemble chaque jeudi. Nous avons groupé des *jeunes* de toutes les directions. Nous allons organiser des expositions, des conférences, des séances de musique de chambre. Nous voulons opposer, avant que la vie nous prenne, comme on nous dit, au matérialisme montant de notre génération, notre souci d'idéal, notre culte de la beauté. »

— Pourquoi le signe « Moveor » ?

— Je meus, je danse, je joue de la lyre, dit le latin, et trois symboles y sont enfermés. Il est latin, oui, et par lui nous marquons notre amour des pays latins et de leurs langues. *Suivant le Rhône souple, nous allons vers la lumière et les clairs horizons de la France, entre les montagnes bleues.*

N'est-ce pas en dire assez ?

Les langues se sont déliées. A présent, nous causons de tout. Ces jeunes gens qui se plaignent de la sévérité du Collège de Calvin où leur sensibilité a souffert, qui se plaignent de l'accueil de certains milieux « bien pensants », ces jeunes gens vont vers l'art et vers la France comme vers une délivrance et un appui. Je ne peux m'empêcher d'en être ému, touché, heureux, alors que dans le beau désordre de cette première conversation, les noms de Racine, de Musset, de Molière, de Verlaine, de Baudelaire, de Monet, de Puvis de Chavannes, de Corot, de Carrière, de Debussy, de Fauré, de tant d'autres plus près de nous, passent en feu d'artifice.

***

Le numéro 1 des *Cahiers de l'Anglore* a paru, il y a peu de temps. Grand événement à Genève. Une nouvelle revue, pensez donc, proprement éditée et dans laquelle on peut lire de beaux vers, une prose correcte et un programme, non point seulement chargé de promesses, mais également ordonné et savant.

Les gens de l'*Anglore* sont déjà des la raison de leur signe.

Pourquoi l'Anglore ?

« Scientifiquement, il désigne, en langue provençale le lézard gris commun dans les régions tempérées et chaudes, surtout sur les rives du Rhône.

« En outre — et un peu à cause de cela — la Fée du Rhône s'appelle aussi l'Anglore. Vous voyez tout de suite quelle foule de symboles suggèrent la fée et le fleuve : l'éternel courant, la force, la beauté des montagnes, du lac et de la mer, le merveilleux, le fabuleux, la lumière, le soleil qui fait éclore les anglores.

« Et s'il se trouve des gens qui n'aiment pas les symboles, ils pourront toujours penser au petit lézard, l'animal insaisissable qui émerveille les enfants... »

En outre, l'*Invitation* de ce premier Cahier dit :

« ...Celle — l'invitation — à nos Valaisans d'en amont et à nos Savoyards d'en face, aux gens de Lausanne et à ceux de Genève, aux Messieurs de Lyon même, et à ceux de plus en aval, ceux de tout là-bas, ceux d'Orange, ceux d'Avignon... jusqu'à ceux de Marseille... »

Les gens de l'Anglore sont déjà des hommes. Il y a moins de sentimentalité dans leur façon de procéder que dans celle de leurs cadets de « Moveor ». Il n'en est pas moins vrai qu'ils se tournent également vers la France et si ça n'est point avec le même souci, leur geste n'est pas moins touchant, parce que fraternel.

D'ailleurs, leurs débuts le prouvent assez. Si Ramuz est leur grand compagnon, Paul Valéry est maintes fois cité, Mistral y est traduit, Ernest Psichari, Jacques Rivière, d'autres encore y ont leur nom, comme entrelacés en une simple mais harmonieuse guirlande.

J'ai pu causer avec ces jeunes hommes au cœur pas encore mort et à l'esprit ouvert. Ils ne veulent pas qu'on les enrégimente. Sans se désintéresser de la chose publique, ils ne veulent pas faire de la politique. Ils la craignent. Leur but, avant rallié les gens des régions rhodaniennes, est un perpétuel échange de vues sur les choses de l'esprit. Belle ambition. Et comme ils étaient en face de moi: Paul-Georges Chevallley, Denis de Rougemont, René Naville, Emile Duperrec et Marc-Max Thomas, je songeais à ces autres jeunes hommes qui, à Lyon, travaillent dans le même sens, à Paul Gay, à Pierre Gay, à Jean-Marie Dunoyer, à Paul Garcin, à Henri Pize, à Pierre Ciriat. Et je songeais, oui, au bien mutuel que se feraient ces êtres, tous animés du même désir, tous amoureux de leur terre et de leur fleuve.

***

Et pendant ce temps, on préface ici — est-ce coïncidence? — les fêtes du Rhône. Des poètes, des musiciens, des artistes, des gens de bonne volonté, sans splendeur y travaillent avec conviction.

Alors que les politiciens de la petite ville, pour ne pas en perdre l'habitude, sans doute, se chicanent et enravent ce pur et bel élan vers les Méditerranées.

Henri Mugnier.

LES BEAUX-ARTS

André Dauchez et la Bretagne

André Dauchez, peintre de la Bretagne, dont l'œuvre gravée va être exposée chez Marcel Guiot, a inspiré à M. André Chevrillon une belle page sur son pays et son œuvre.

Il y a en France un pays qui est bien l'un des plus attachants du monde.

La Bretagne attire par ce qu'elle nous présente d'une humanité naïve, sérieuse, religieuse, et qui ne vit encore que des vieux et simples métiers de la terre et de la mer. On a tout dit de sa fidélité à ses croyances, à ses mœurs, à ses coutumes et ses costumes. On a moins parlé de ses paysages, d'essence pourtant à ce point singulière que si, connaissant déjà cette province, on se trouvait miraculeusement jeté, la nuit, par quelque génie dans un lieu quelconque de ses campagnes, au premier regard qu'on porterait, à l'aube, sur les choses, on saurait sur quelle terre on est tombé.

Lorsque André Dauchez, encore adolescent, la connut, il était déjà du métier, mais c'est là qu'il est devenu le grand dessinateur qui s'est d'abord imposé à l'attention du public. D'un crayon d'abord minutieux et patient, plus libre, rapide et spontané, à mesure qu'il gagnait en maîtrise, et apprenait à se réduire aux traits essentiels, il a suivi tous les mouvements de ce maigre sol que modèle et conduit sous un vêtement de landes, le granit éternel, tous les gestes de ces pins et de ces chênes que le Suroît a penchés, tantôt les échevelant, tantôt liant d'un seul contour leurs cimes voisines en grandes masses buissonneuses. Les figures, les saillies et tous les accents, subordonnant toujours le détail à l'ensemble, voilà ce qui s'évoque d'abord quand on pense aux dessins et eaux-fortes de Dauchez, à certaines de ses peintures, celles-là surtout (en général les moins récentes) où la couleur n'est que le vêtement léger, un charme ajouté au sérieux du dessin. On oserait dire que Dauchez a étudié, déchiffré le visage de la terre bretonne comme Albert Dürer ces physionomies de vieillards, où tant de rides et ravinements, tant de traits entre-croisés parlent d'une vie pathétique, — une vie dont toutes les durées et les douleurs se sont inscrites en traces vénérables. En débrouillant cet infini réseau du terrain, en montrant comment les lignes et les mailles s'y relient l'une à l'autre en un mouvement général, il nous rend cette âme antique du pays qui vient se traduire en chacun de ses détails. Et, par là, les images qu'il nous en présente ont la qualité spirituelle qu'un artiste profond sait donner à ses portraits. L'œuvre d'André Dauchez compose le portrait le plus expressif et le plus fidèle de la Bretagne.

***

Un grand artiste est toujours spontané. Si son métier se modifie, ce n'est point par un parti pris de volonté réfléchie. Simplement, son œuvre suit les changements de sa nature. Son œil s'est fait plus subtil, sa sensibilité s'est approfondie ou étendue. L'art de Dauchez est tout de sincérité. Il ne songe qu'à noter ses visions. Seulement, il ne peut s'empêcher de les soumettre aux exigences de son tempérament, ou, plutôt, en passant en lui, elles s'y soumettent d'elles-mêmes. Or ce tempérament est avant tout celui d'un compositeur; d'instinct il cherche les ordonnances justes et bien rythmées. Mais son besoin de vérité est tel que, pour y atteindre, il ne veut rien déranger de ce que lui présente la nature. Simplement, il sait trouver l'unique point de vue qui les lui donne, et, de là, découper, mettre en page le sujet qui s'offre à lui. Un peu plus ou moins de ciel ou de terrain, de vue à droite ou à gauche, et c'est assez pour que tout s'assemble en se disposant de la façon la plus heureuse. Toujours il mesure admirablement son tableau. Bien entendu, par un effet sans doute aussi inconscient que nécessaire de sa nature d'artiste, il pousse l'objet dans le sens où il le voit tendre, il en épure et accentue le caractère, éliminant le détail inutile ou parasite, se limitant, pour les faire saillir, aux traits qui contribuent à l'effet, marquant mieux que ne le fait la réalité les harmonies et les correspondances des parties. Un instinct le lui commande; il ne pourrait pas faire autrement.

En somme, ce maître est la tradition classique. Classique, il l'est, par son esprit d'ordre et de synthèse, par les accords justes et la spacieuse tranquillité de ses compositions. Il a cette qualité rare, à notre époque, qui s'appelle le style.

Quelques arbres, quelques bateaux, un toit de masure, de grandes fuites de terrain qui parfois sont tout le sujet; des ciels de grande importance, pleins de moiteur, tantôt fondus en buée lumineuse, tantôt peuplés de pendante et mouvante grisaille, de tragiques vapeurs, dont les taches et les formes s'harmonisent, se relient à celles de la terre. Sur ces fonds aériens, les valeurs des plans successifs s'espacent, se mesurent, et les silhouettes des premiers plans se découpent avec beaucoup de force et d'autorité.

Son émotion devant la nature solitaire est du même ordre que celle d'un Ruysdaël. Il prête la même attention à la vie et au langage secrets de la campagne. Il en a la même habitude, acquise en de longs tête-à-tête avec les choses du ciel et de la terre.

Il était bon que fût présentée une sélection des gravures de ce peintre, qui s'est classé au premier rang des paysagistes.

André CHEVRILLON.
de l'Académie Française.

Bal des peintres

Le bal Second-Empire qui réunira les artistes des divers Salons, des Indépendants, d'Automne, des Tuileries, des Décorateurs et de l'Art français indépendant, aura lieu le vendredi 15 mars au Moulin de la Galette. Ce bal sera rigoureusement costumé; les costumes évoqueront la cour, l'armée, la marine, le peuple, les personnages de Daumier et de Gavarni.

Petit Courrier

◉ Aujourd'hui, à 15 heures, les membres de l'Art et la Nature visiteront les églises de l'Assomption et de la Madeleine.

◉ Aujourd'hui, à 9 h. 45, les membres de Art et Science visiteront le musée des arts décoratifs et l'exposition de décoration.

◉ Le marché des Arts, ouvert hier, avenue des Gobelins, du boulevard Saint-Marcel à la mairie du XIIIe, aurera encore aujourd'hui.

◉ Le grand peintre qu'est M. Marcel-Lenoir présente, dans son atelier, 80, rue Notre-Dame-des-Champs, les œuvres qui servent de préparation à sa fresque *A la gloire de Dieu*.

Tous ceux qui connaissent ce chef-d'œuvre, *Le couronnement de la Vierge*, à l'Institut catholique de Toulouse, auront à cœur de voir les études faites par M. Marcel-Lenoir pour réaliser sa deuxième grande fresque.

◉ La célèbre Foire aux Croûtes de Montmartre (première du genre) aura lieu les samedi après-midi et dimanche 2 et 3 mars, place Constantin-Pecqueur.

◉ C'est vendredi 8 mars qu'aura lieu, à la Bibliothèque Nationale, salle Mortreuil, le vernissage de la XVIe et très intéressante exposition de la Société des peintres-graveurs français. Cette exposition, qui groupera les maîtres de la belle gravure, ne manquera pas d'attirer les amateurs les plus réputés. Elle restera ouverte jusqu'au 30 mars.

◉ Hier s'est ouverte, à l'Arc, 199, boulevard Montparnasse, une exposition : *Femmes*. On y verra des œuvres de Van-Gogh, Lautrec, Renoir, Gauguin, Modigliani, Odilon-Redon, Loutreuil, Roquet, Marcel-Gobin, Claude-Perrand, Victor-Dupont, Charles Grétin, Hivot, Lefauconnier, Pascin, Halou, Parayre, Pompon.

LE BARON.

La Curiosité

Les tableaux modernes.

M. Alph. Bellier a dirigé, hier, une vente de tableaux modernes qui avait attiré le ban et l'arrière-ban des fervents de la nouvelle école. La salle 6 était trop petite pour la nombreuse assistance qui s'y pressait et les estimations de l'expert, M. Jos. Hessel, furent souvent dépassées. Un *Paysage maritime* de Matisse atteignit 60.000 fr.; trois Renoir : *Les deux jeunes filles*, *Maison dans les arbres* et *Paysage (Cagnes)*, 50.000, 16.000 et 17.100 fr.; parmi les cartons d'Utrillo, un *Paysage* fit 15.100 fr.; la *Rue des Saules*, 26.800 fr.; la *Rue du Mont-Cenis*, 35.400 fr., et l'*Avenue des Ecoles à Villejuif*, 14.100 fr.; deux toiles de Bombois : *Chablis : le quai*, et *Urville : le marais*, 10.100 et 11.600 fr.; *L'Arc-en-ciel*, par Soutine, 10.800 fr.; et un Zak : *Jeune homme adossé à un arbre*, 7.300 francs.

La vacation se termina sur le coquet total de 530.000 fr. environ.

De leur côté, Me Gabriel et M. Gilbert ont terminé une vente de timbres sur les enchères suivantes : 11.350 fr. pour un timbre de la Nouvelle-Zélande, 1.855 sep. carmin; 8.100 fr. pour une collection du Vénézuela de 1852 à 1875, et 7.600 fr. pour deux timbres des Nouvelles Galles du Sud, 1850, 2 p. bleu foncé. — F. R.

A l'Hôtel Drouot.

La vacation que Me Ed. Petit dirige lundi, à la salle 4, offre un double attrait : en effet, elle comporte une belle réunion de livres modernes, éditions originales et livres illustrés qui seront vendus avec l'assistance de M. Jacquenet, et des meubles et objets d'art anciens, tableaux, faïences, etc. Exposition aujourd'hui.